

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

**MÉLANGES**

**D'HISTOIRE ET DE VOYAGES**

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES  
D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS.	LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉ-
LES APÔTRES.	RATION CHRÉTIENNE.
SAINTE PAUL, avec cartes des voyages	L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.
de saint Paul.	MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE
L'ANTECHRIST.	ANTIQUÉ.

INDIX GÉNÉRAL pour les sept volumes de L'HISTOIRE DES ORIGINES  
DU CHRISTIANISME.

FORMAT IN-8

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.....	1 volume.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.....	—
L'ECCLÉSIASTE, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre.....	—
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES.....	—
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.....	—
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.....	—
AVERROËS ET L'AVERRUISME, essai historique.....	—
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE.....	—
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES.....	—
QUESTIONS CONTEMPORAINES.....	—
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE.....	—
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES.....	—
DE L'ORIGINE DU LANGAGE.....	—
CALIBAN, drame philosophique.....	—
L'EAU DE JOUVENCE, drame philosophique.....	—
LE PRÊTRE DE NÉMI, drame philosophique.....	—
L'ABBESSE DE JOUARRE, drame.....	—
VIE DE JÉSUS, édition illustrée.....	—
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE.....	—

MISSION DE PHÉNICIE. — Cet ouvrage se compose d'un volume in-4° de texte,  
de 888 pages, et d'un volume in-folio, composé de 70 planches, d'un titre et  
d'une table des planches.

FORMAT GRAND IN-18

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE.....	1 volume.
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE.....	—
VIE DE JÉSUS, édition populaire.....	—

En collaboration avec M. VICTOR LECLERC

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE. — Deux volum  
grand in-18.

BOURLON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

# MÉLANGES

D'HISTOIRE ET DE VOYAGES

PAR

ERNEST RENAN

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

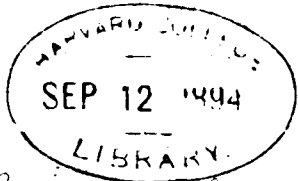
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1890

Droits de reproduction et de traduction réservés.

10. 550

425 ~~18~~ 5.34.1



*Conant fund.*

## PRÉFACE

Les morceaux réunis dans ce volume n'ont qu'un seul lien qui les rattache les uns aux autres, c'est le goût de la vérité historique et des méthodes qui permettent de la trouver. Quelques-uns de ces morceaux sont fort anciens, et remontent à un temps où, sans hésiter sur ma voie (je n'ai jamais compris le devoir et le plaisir que d'une seule manière), j'hésitais encore sur l'application particulière que je donnerais à mes facultés de travail. Quand on est jeune, on croit pouvoir tout embrasser, et, comme pour un esprit vraiment philosophique tout est également digne d'être connu, on ne se résigne que tardivement

à limiter son horizon, à évacuer des terres qu'on s'était adjudgées et que l'on croyait même avoir conquises. Toute existence un peu active, rentrée dans son lit naturel, abandonne ainsi derrière elle comme des lais de mer, que le flot ne visitera plus. Il y a plaisir, quand on vieillit, à revenir sur ces souvenirs d'une curiosité qui fut sincère. Le public, d'ailleurs, a toujours été pour moi si indulgent que c'est un peu sa faute si je n'ai pas fait, en composant ce volume, la part plus large à l'oubli.

Ce fut surtout à partir de 1852 que, introduit par Augustin Thierry à la *Revue des Deux Mondes*, et par M. de Sacy au *Journal des Débats*, je cédai au goût du temps pour ce genre d'études critiques qui interdit les longues démonstrations, mais n'exclut pas une certaine philosophie générale. C'était le temps où MM. Laboulaye, de Sacy, Taine, Rigault, Prévost-Paradol donnaient une vie nouvelle à l'article *Variétés* et transportaient à la troisième page du journal l'intérêt que la première, consacrée à la politique, ne pouvait plus avoir. Nous essayions de sauver au moins la liberté intellectuelle, religieuse, littéraire, si fortement compromise, et peut-être fûmes-nous assez heureux pour y contribuer dans une certaine mesure. Plusieurs morceaux du présent volume sont

sont de ce temps et en rappellent l'esprit. D'autres remontent à ces dernières années de l'Empire, où l'on put croire qu'un avenir meilleur commençait à s'ouvrir. Quelques-uns sont des jours néfastes où la consolation de l'étude a été plus nécessaire que jamais à ceux qui aiment leur pays. Deux ou trois, enfin, appartiennent à un passé fort ancien, à 1847 et 1848, à ces années d'études ardentes où je regrettais que la vie ne fût pas comme un char à six ou huit chevaux, que j'aurais conduits à la fois. C'est mon digne maître et ami M. Egger qui faisait insérer au *Journal de l'instruction publique* ces élucubrations de jeune homme, qu'on était bien bon d'accepter, car elles étaient écrites d'une façon singulièrement inexpérimentée. J'ai éprouvé cependant tant de joie à les relire, que je me suis laissé aller à les réimprimer. J'y ai trouvé naïvement exprimées les idées qui ont été plus tard l'âme et le soutien de ma vie<sup>1</sup>.

Ce m'a été une grande consolation de voir que presque tous les vœux que je formais il y a vingt et trente ans pour l'avenir des études philologiques et historiques se sont en grande partie réalisés. Un immense progrès, qui date de la seconde moitié de l'empire, s'est accompli dans

1. Il ne reste plus de cette époque à publier que *l'Avenir de la science*, que je composai en 1848 et 1849.



ces études. Une jeunesse pleine d'ardeur est entrée dans les voies de la critique, et il n'est presque aucune branche des sciences philologiques qui ne soit maintenant cultivée chez nous selon les saines méthodes qui ont prévalu depuis trois quarts de siècle. Les plus beaux jours s'annoncent pour ces études, et l'avenir en est si bien assuré, que, moi et ceux de mon âge, nous pourrions tous entonner notre *Nunc dimittis*, n'était le désir bien naturel d'assister à la pleine éclosion de ce que nous avons désiré et appelé. Que cette vivante et forte jeunesse me permette seulement deux conseils. Le premier est d'éviter l'ingratitude qu'il y a d'ordinaire à laisser croire qu'on a inventé la science et créé l'esprit humain. Les bonnes méthodes philologiques ont toujours eu en France d'illustres représentants. Sans parler des siècles passés, n'avons-nous pas eu, à l'époque qu'on rabaisse le plus, Silvestre de Sacy, le créateur de la grammaire arabe; Abel Rémusat, le créateur de la science du chinois; Champollion, le créateur de l'égyptologie; Eugène Burnouf, comparable aux créateurs les plus éminents des études aryennes; Fauriel, doué d'un sentiment si profond de l'histoire littéraire; Augustin Thierry, qui avait à un si haut degré l'intuition du passé? Ne donnons pas lieu de

croire que nous ne comprenons plus de pareils maîtres. Évitions un autre défaut, je veux dire ce pédantisme déplacé, qui croit servir la science en lui donnant un air hautain et farouche. Il ne faut faire aucun sacrifice à la frivolité des gens du monde ; mais il ne faut pas non plus les rebuter. Certes, la vérité a son prix en elle-même ; elle n'est cependant quelque chose de vivant et de réel que quand elle est comprise et aimée par la portion compétente de l'humanité. Ne nous y trompons pas. Le progrès de l'esprit critique est encore partiel et indécis. La bataille n'est pas gagnée. Il y a un progrès remarquable chez les travailleurs ; il n'y a guère de progrès dans le public. L'autorité scientifique n'a pas gagné. Il y a plus de préjugés que jamais contre des méthodes qu'on est convenu d'appeler allemandes, afin d'avoir un prétexte pour les repousser. Autant d'esprits que jamais, surtout en province, continuent de faire de la science un jeu stérile ou puéril. L'idée qu'il y a une science vraie, qui doit être enseignée, protégée, patronnée par l'État, à l'exclusion de la science fautive, perd du terrain, par suite de l'affaiblissement général des idées de gouvernement. Pour faire son chemin, comme elle le mérite, la vraie science a besoin de beaucoup de prudence et d'habileté.

C'est parce que notre jeune école ne l'a pas suffisamment compris, que sa place n'est pas ce qu'elle devrait être, et que, si elle n'y prend garde, sa réussite extérieure pourrait être compromise en partie.

Voilà près de huit ans écoulés depuis les terribles épreuves que nous avons traversées, et il est maintenant permis de voir quelle direction notre pays a définitivement choisie dans l'alternative cruelle où l'avait mis sa destinée. La France avait l'option entre deux partis opposés<sup>1</sup>. Elle pouvait adopter un système de réformes analogues à celles que s'imposa la Prusse après la bataille d'Iéna, réformes austères, tendant à donner à tous les services de la force et de la vigueur, sacrifiant dans une large mesure l'individu à l'État, fortifiant l'État et admettant son action dans tous les ordres : comme condition de ces réformes, un gouvernement plus sérieux que brillant, un parlement réduit au rôle de conseiller intime, une monarchie ayant son droit en dehors de la volonté de la nation ; comme conséquence, l'inégalité sociale, une telle organisation supposant des classes en apparence privilégiées, en réalité mises à part pour le service de la

1. *La Réforme intellectuelle et morale*, p. 64 et suiv., 82 et suiv. (Paris, 1871).

nation. — A cette voie de pénitence et de retour en arrière la France pouvait préférer la continuation du programme démocratique, où l'État, constitué par l'universalité des individus, n'ayant d'autre but que le bonheur des individus entendu comme les individus l'entendent, s'interdit toute visée au delà de ce que conçoit et sent l'universalité des individus. La conséquence d'un pareil état de choses est la poursuite du bien-être et de la liberté, la destruction de tout ce qui reste de privilèges et d'esprit de classe, l'affaiblissement du principe de l'État. L'individu et les groupes subordonnés à l'État, tels que le département et la commune, se trouveront bien d'un tel régime; mais il est à craindre que la nation, la patrie, la France enfin, y perde chaque jour quelque chose de son autorité et de sa forte cohésion.

Il est clair que la seconde hypothèse a complètement remporté la victoire sur la première. A deux tentatives, auxquelles n'a manqué ni la hardiesse ni la résolution d'aller jusqu'au bout, la France a opposé un Non absolu. A toute autre tentative du même genre (et il est probable qu'il y en aura), le pays répondra sans doute de la même manière. Une réforme dans le sens monarchique et gouvernemental ne se fera donc pas

avec l'assentiment spontané de la France. Où prendre la force pour contraindre la France, pour lui faire accepter ce dont elle ne comprend pas la nécessité? A l'intérieur? L'armée, c'est la France même. Une armée ne se sépare de la nation d'où elle sort que par l'effet du sentiment prédominant qui l'attache à un général victorieux. Et même alors, les coups d'État (le 18 brumaire, le 2 décembre, par exemple) se font dans le sens voulu, à tort ou à raison, par la majorité de la nation. — Demanderait-on à l'extérieur l'appui nécessaire pour la réaction? L'extérieur, c'est l'Allemagne. L'Allemagne jouit du privilège de la victoire; elle a l'hégémonie en Europe pour le temps ordinaire que durent les hégémonies. Sa volonté est celle de Jupiter, d'ici à vingt ou vingt-cinq ans. Or l'intérêt de l'Allemagne n'est nullement que la France se réforme comme elle le fit elle-même à partir de 1808. L'intérêt de l'Allemagne est bien plutôt (elle le croit du moins ainsi) que la France reste dans l'état d'affaiblissement politique et militaire qu'entraînent à certains égards la démocratie et le gouvernement républicain.

Voilà ce que M. Thiers vit à Bordeaux, et en somme il vit bien. Le hasard des élections de février 1871, hasard qui nous domine encore,

l'Assemblée de 1871 ayant trouvé moyen de s'imposer à l'avenir, a rendu jusqu'à ces derniers temps le résultat douteux. En 1873, notamment, il y eut un moment où l'on put croire que, moyennant un accord avec la maison de Bourbon, une restauration du vieux système national n'était pas impossible. La conduite de M. le comte de Chambord trancha la question. A partir de novembre 1873, la position de la France fut ce qu'aurait été celle de la Prusse, si Frédéric-Guillaume III et sa dynastie avaient abdiqué après la bataille d'Iéna. Les réformes dans le genre de celles dont nous parlons ne peuvent s'accomplir dans un pays qu'avec la collaboration de sa vieille dynastie nationale. — Quant à la tentative de 1877, il n'y faut voir que le rêve de personnes obstinées, à qui leurs principes arrêtés enlèvent toute vue claire de la réalité et de la possibilité, ces deux pôles uniques sur lesquels le politique doit se guider.

Ainsi la restauration de la nation à la façon prussienne n'aura pas lieu. Il faut, pour réaliser un tel programme, une union que nous n'avons pas ; il faut surtout une monarchie et une noblesse. Aucune des réformes que l'on avait pu concevoir dans ce sens n'est faite ; aucune ne se fera. Faut-il désespérer et ne plus admettre pour

notre patrie aucun avenir? Non, certes. Les choses humaines sont multiples et diverses, riches en volte-face étranges. Un pays fécond en ressources a toujours un grand rôle à jouer. Ce qui a été pendant quelque temps un désavantage devient ensuite un avantage. La période que nous allons traverser peut et doit être une période de liberté à l'américaine; dans ce nouvel exercice, la France peut montrer des prestesses inattendues. L'essentiel dans la vie est de ne pas vouloir des choses contradictoires. Ce que nous aurons pourra être fort agréable, fort brillant, fort aimable, pourvu que nous ne prétendions pas qu'on peut joindre aux douceurs du laisser-aller les avantages du gouvernement fort. La république n'est forte que par la terreur, et la terreur, heureusement, est à mille lieues de nous. Un gouvernement vraiment fort est celui qui, sans entreprendre la tâche absurde de contrarier la nation, conduit la nation, est accepté d'elle comme un guide doué de lumières supérieures. Un tel gouvernement dirige l'opinion, règle l'instruction publique, a une politique, une diplomatie et, dans une certaine mesure, une histoire, une philosophie. Un tel gouvernement ne se contente pas de tout encourager, de sourire à toute chose; il regarde comme une partie de sa tâche de décourager,

d'empêcher, — de décourager la science fausse, le charlatanisme, — d'empêcher les directions funestes à la bonne discipline des esprits. Personne n'a plus le bras assez ferme pour cela. Le parti conservateur s'abandonne à des alarmes puérides, en s'imaginant que nous sommes à la veille de scènes de pillage et de violence. Ce qui nous est réservé, ce n'est pas la violence; c'est la mollesse. Pour les initiatives individuelles, l'ère qui paraît s'ouvrir pourra être un temps excellent; pour la grande direction politique, ce sera un temps presque nul. Si les événements extérieurs nous laissent en paix, nous pourrons donner le spectacle d'une des productions les plus riches et les plus variées qui se puissent imaginer; mais de maîtrise exercée par une autorité quelconque, il n'y en aura pas. Une sorte d'indulgence universelle laissera tout passer; à la longue, un dissolvant général détruira toute influence magistrale venant d'une classe aristocratique ou de groupes d'élite.

Ce qui fait qu'on doit envisager une telle perspective sans trop de crainte, c'est qu'il est probable que tous les pays viendront, chacun à leur tour, à l'état où nous sommes. Les progrès de la réflexion chez le peuple, favorisés par l'instruction primaire, par l'exercice des droits politiques, par



les progrès de l'industrie, par l'augmentation de la richesse, rendront l'individu de moins en moins capable des miracles d'abnégation dont les masses inconscientes du passé nous ont donné l'exemple. La nation vit des sacrifices que lui font les individus; l'égoïsme toujours croissant trouvera insupportables les exigences d'une entité métaphysique, qui n'est personne en particulier, d'un patriotisme qui implique plus d'un préjugé, plus d'une erreur. Ainsi nous assisterons dans toute l'Europe à l'affaiblissement de l'esprit national, qui, il y a quatre-vingts ans, a fait dans le monde une si puissante apparition. La nationalité allemande, créée la dernière, résistera la dernière, d'abord à cause de ses récentes victoires, puis à cause de l'esprit particulier de soumission de la race allemande; mais elle finira par suivre la voie du reste du monde. Sa gloire lui deviendra un fardeau; elle trouvera, comme la France de 1815, que la prédominance militaire d'une nation s'achète bien cher; écrasée sous le poids de charges intolérables, elle portera envie à ses vaincus. Elle démontrera une fois de plus cette vérité, établie par les règnes de Louis XIV et de Napoléon I<sup>er</sup>, que la grandeur des nations est le plus souvent en raison inverse du bonheur des peuples. Il arrivera peut-être ainsi que la France,

qui, à la fin du dernier siècle, a proclamé l'idée de nation, aura été la première à réagir contre ce que cette idée avait d'exagéré. Cela sera dans l'ordre. Notre spirituelle vivacité, notre logique fiévreuse, nous font éprouver avant les autres les symptômes des crises qui se préparent dans le grand corps européen. Honneur dangereux !

Après tout, nous n'avons pas le droit d'être bien difficiles. Les partis réactionnaires et monarchiques ne nous ont pas traités de telle façon que nous soyons obligés de prendre le deuil avec eux. Déjà, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, on voyait poindre cette faiblesse générale qui a corrompu chez nous la haute culture intellectuelle. Rappelons-nous ces lugubres années de 1849, 1850, 1851, où l'esprit humain fut régenté par ses ennemis, et les dix premières années de l'Empire, où tout ce qui n'était pas médiocre ou frivole passait pour dangereux. Nous ne serons jamais les flatteurs de la démocratie ; nous avouons cependant qu'il ne lui sera pas difficile d'égaliser les aristocraties de ces temps-là. Maintenant du moins, nous sommes libres, or nous ne l'avons pas toujours été. Ne nous faisons pas d'illusion : nous ne dirigerons rien, nous ne réformerons rien, nous n'organiserons pas grand-chose ; mais soyons modestes, on ne nous impor-

tunera pas ; c'est beaucoup. Si nous avons pu rêver une force dont nous disposerions, laissons ce rêve. Le monde est entraîné par un penchant irrésistible vers l'américanisme, vers le règne de ce que tous comprennent et apprécient. Galilée de nos jours n'aurait plus à craindre la géhenne et les cachots. Il assisterait au triomphe de M. Raspail. Certainement, il serait assez philosophe pour y être peu sensible, et même pour voir que cela est légitime à beaucoup d'égards.

Profitons donc et jouissons de l'heure présente ; elle est bonne et douce. Tâchons tous de nous surpasser. Ne boudons pas notre patrie, quand elle n'est pas de notre avis. C'est peut-être elle qui a raison. Pauvre France ! *malo tecum errare quam cum ceteris recte sapere.*

---

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

1677

## LE SCHAHNAMEH<sup>1</sup>.

---

L'œuvre capitale de l'orientaliste éminent que nous avons perdu il y a une année<sup>2</sup> fut la publication et la traduction de la grande épopée persane, le Livre des Rois. Quand la mort vint le frapper, le septième et dernier volume était presque terminé. Un disciple digne du maître, M. Barbier de Meynard, complétera ce magnifique monument, aussi glorieux pour la France, qui en a fait les frais avec une largeur toute royale, que pour le savant qui a su l'achever à travers mille difficultés. L'ouvrage n'a qu'un défaut : c'est sa splendeur même. Faisant par-

1. *Le Livre des Rois*, par Aboukassim Firdousi, traduit et commenté par Jules Mohl, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, publié par madame Mohl. T. I, II, III. — Paris, Imprimerie nationale, 1876.

2. M. Jules Mohl, mort le 4 janvier 1876.

tie de cette *Collection orientale*, décrétée à une époque de libérales entreprises pour montrer ce que peut faire l'Imprimerie nationale, le Livre des Rois, avec ses titres somptueux, le riche encadrement de ses pages et, ce qui vaut bien mieux encore, la perfection de son exécution typographique, est un livre inabordable pour les particuliers. Les souverains seuls le possèdent, et ils le lisent peu. Les hommes d'étude, qui le liraient, ne le trouvent que dans un très-petit nombre de bibliothèques. Ajoutons que l'énormité du format, la grosseur et le poids des volumes en font le plus majestueux sans doute, mais aussi le plus incommode des livres. Mohl sentait cela mieux que personne, et une de ses volontés les plus arrêtées était, aussitôt que la grande publication serait achevée, de donner de sa traduction une édition accessible à tout le monde et facilement maniable. Madame Mohl remplit aujourd'hui avec un zèle pieux et un louable empressement les intentions de son mari ; trois volumes de cette réimpression, si désirée des savants, ont déjà paru, et les autres semblent devoir suivre avec une rapidité à laquelle on est peu habitué en ces sortes d'entreprises.

Le Livre des Rois ou *Schah-nameh*, de Firdousi, a un intérêt hors ligne pour l'histoire comparée des littératures. Au choix que Mohl fit de cette vaste chanson de gestes pour y consacrer sa vie, on sent un esprit philosophique, on sent surtout l'ami de Fauriel, c'est-à-dire de l'homme qui a le plus contribué à répandre les idées vraies sur la nature de l'épopée. Une des plus grandes erreurs de l'école universitaire, fille des rhéteurs latins de l'époque romaine, avait été de classer sous un même nom les poèmes homériques, l'*Énéide*, la *Pharsale*, la *Henriade*,

parce que tous ces poèmes sont narratifs. Un des coups d'État les plus décisifs de l'école critique fut de réserver le nom d'épopée aux œuvres nationales et spontanées, produits presque inconscients du génie d'une race, à ces vieux récits héroïques, d'ordinaire anonymes, qui sont en quelque sorte l'âme d'un peuple. Plus tard, on fit un pas de plus : on vit que la grande épopée a presque toujours un arrière-fond mythologique, que mythologie et épopée sont à peu près la même chose, si bien que les races, comme la race sémitique, qui n'ont pas de mythologie, n'ont pas non plus d'épopée. Pour découvrir cela, il fallait les progrès accomplis depuis vingt-cinq ans dans le champ de la mythologie comparée. Mais ce que Fauriel et Mohl virent dans la perfection, ce sont les degrés divers que traverse la rédaction du poème épique et les conditions sociales qu'il suppose pour se développer : d'abord un fond traditionnel, conservé le plus souvent dans certaines familles aristocratiques; des branches diverses de récits, se rattachant à des héros célèbres; des chanteurs vivant dans la domesticité d'une classe militaire, chantant pour cette classe et se conformant à ses goûts; une longue période de conservation orale (l'épopée est d'ordinaire sue de mémoire pendant des siècles avant d'être écrite); puis, quand vient l'âge de l'écriture, une rédaction réfléchie, choisissant un centre pour y rattacher les branches éparses, élaguant plusieurs de ces branches, donnant, en un mot, à l'épopée nationale ce qui lui a manqué jusque-là, l'unité.

Voilà ce que la Grèce nous montre, avec une incomparable perfection d'exécution, dans ses poèmes héroïques. Presque toutes les autres épopées se sont arrêtées en

chemin; les unes à l'état de chansons éparses, de branches non réunies, les autres à l'état d'essais individuels, non consacrés par le succès; quelques-unes, dépassant le but, ne sont arrivées à l'état de compositions régulières que quand le temps de l'épopée sérieuse était passé et que de tels récits provoquaient le sourire (c'est le cas des cycles du moyen âge entre les mains de l'Arioste). Seule, l'épopée homérique parcourut tous les degrés qui séparent les chants décousus de l'aède du poème accompli. Ici la Grèce garde son privilège de goût, de tact et d'harmonie instinctive. Ce que firent ses architectes, ses sculpteurs, ses historiens, ses philosophes, les derniers rédacteurs de ses poèmes épiques le firent de leur côté; ce furent des arrangeurs comme il n'y en a eu nulle part ailleurs. Le sentiment de mesure et de proportion qui caractérise toutes les œuvres grecques anima les compilateurs de génie qui ont amené à la forme divine où nous les lisons *l'Iliade* et *l'Odyssée*.

L'Inde, la Perse, la Germanie, les peuples celtiques marchèrent dans les mêmes sentiers, mais eurent en moins le génie. Le moyen âge, en ramenant l'homme à l'état barbare et en couvrant le monde de la féodalité germanique, dont l'esprit était essentiellement épique, ramena quelques-unes des conditions de l'épopée. La principale, qui est le paganisme, manquait; le christianisme, en obligeant le converti à maudire son passé héroïque et à tenir ses ancêtres pour des damnés, coupait la racine de la grande épopée complète. Ce qui restait possible, c'était la poésie guerrière plutôt qu'épique. Comme le sol où elle naissait était depuis longtemps chrétien, l'arrière-fond naturaliste et mythologique dispa-



rut. Au lieu de ces guerres des dieux et des éléments naturels qu'on voit derrière les épopées des Grecs, des Hindous, des Perses, des peuples celtiques, même derrière les *Nibelungen*, le dernier fond de l'épopée nouvelle fut un Charlemagne légendaire, fort différent de celui qui exista réellement, très-peu chrétien parfois, mais placé par l'influence des idées chrétiennes à une distance infinie de ce qui constitue le demi-dieu et le héros.

Dans cette série d'études comparatives, la Perse occupe une place de première importance. L'ancienne Perse fut essentiellement héroïque; pour les mœurs, les idées, la langue, elle ressemblait singulièrement à notre époque carlovingienne; elle était mythologique aussi, et, derrière les atténuations du Zend-Avesta, on aperçoit l'arrière-plan de polythéisme qui, dans l'Inde, a produit une végétation si luxuriante de dieux et de fables. De tout temps, une classe de *dihkan*, restes d'une noblesse féodale qui garda, sous le gouvernement des Arabes, toute son importance, se nourrissait de ces souvenirs. L'islamisme, bien plus destructeur encore que le christianisme des traditions païennes, fut un rude coup pour le vieil esprit; mais ce ne fut pas un coup mortel. Dans la région voisine du Tigre, l'esprit de l'Iran, qui d'ailleurs n'y avait jamais fleuri sans mélange, disparut devant l'éclat de la nouvelle civilisation qui se réalisa un moment à Bagdad. Mais dans les provinces orientales se conserva le génie de la Perse et son antique idiome. L'arabe ne réussit à être que la langue de la religion. Aussitôt que le kalifat s'affaiblit, une réaction persane, d'abord sourde, bientôt ouverte, se manifeste. Les gouverneurs des provinces orientales deviennent indépendants; on parle persan à leurs cours;

les poètes persans se multiplient; les princes les favorisent et encouragent de toutes parts la recherche des souvenirs nationaux. Ce mouvement atteignit son plus haut période de vivacité, quand la fortune amena au pouvoir les Samanides, qui descendaient des anciens Sassanides. On vit alors un guèbre, Dakiki, chargé officiellement par le gouvernement d'écrire les anciennes fables héroïques de la nation, et des parties de ce premier essai du Livre des Rois nous ont été conservées.

Dakiki mourut n'ayant écrit que mille ou deux mille vers, et les Samanides disparurent vite. Mais leur œuvre fut continuée par les Ghaznévides, et surtout par ce Mahmoud, le souverain le plus puissant de son temps (997-1030 de Jésus-Christ), sous lequel la Perse reprit enfin sa complète indépendance dans l'islam. L'idée de réunir en un corps poétique tous les récits relatifs aux anciens rois le poursuivait; une vaste enquête s'organisa par ses soins; les traditions orales furent recueillies; les vieux livres arrivèrent de toutes parts. Le roi ne s'endormait jamais sans avoir auprès de lui un conteur qui lui redisait ces merveilleuses aventures. Il s'agissait de trouver un homme capable d'en faire une œuvre durable. Mahmoud chercha longtemps: il ouvrit des concours pour la rédaction d'épisodes qu'il désignait. Il trouva enfin ce qu'il cherchait dans Aboulkasim Firdousi, natif de Thous, le plus habile poète d'une époque où la littérature devenait trop souvent un artifice et un jeu d'esprit.

Mahmoud était musulman zélé; mais il était avant tout iranien. Quant à Firdousi, il était à peine musulman. Le fanatisme qui l'environne l'oblige à des hommages hypocrites envers le Prophète; il s'en acquitte aussi briève-

ment que possible, d'une façon gauche, embarrassée, derrière laquelle on sent percer l'antipathie. Au fond, il réserve tout son enthousiasme pour Ali. Ali était devenu le déversoir des besoins mystiques et mythologiques de la Perse. On ne parlait de lui qu'avec une emphase touchant à la folie. Comment reprendre ces effusions envers un parent du Prophète, envers le plus saint des musulmans ? Couvert par un tel artifice, l'hérétique persan rapportait à ses rêves panthéistes ce qu'il disait de cet Arabe, dont au fond il se moquait, et souriait intérieurement en songeant au bon tour qu'il jouait ainsi à l'orthodoxe. Par moments, la mauvaise humeur de Firdousi contre l'islam se trahit d'une façon à peine déguisée. Racontant ce qui se passe à ce moment capital de l'histoire de la civilisation où l'on introduisit la fête du feu : « Nos pères, dit Firdousi, avaient, eux aussi, un culte, une religion ; l'adoration de Dieu florissait parmi eux. Comme les Arabes se tournent dans leurs prières vers une pierre, eux se tournaient vers le feu aux vives couleurs. »

Ce que Firdousi est par-dessus tout, c'est naturaliste et fataliste. Le monde roule éternellement, entraîné par une loi qui réside en lui et surtout dans les astres, sans qu'aucune volonté bienveillante ou juste le gouverne. La mort plane sur toute chose. L'histoire est une succession d'âges qui se chassent les uns les autres, et auxquels président des prophètes, des héros particuliers à chacun d'eux. Au travers de cette ronde, présidée par la mort, apparaissent quelques sages qui ont su goûter la joie, tout en voyant bien qu'elle est passagère. Le poète interrompt de temps en temps sa cantilène narrative pour insister sur l'uni-

verselle vanité : « Lorsque tu entends ces récits, dit-il, pense combien le monde est vieux, combien de destinées ont passé sur ces montagnes et ces plaines, et combien y passeront encore. »

La magie, si antipathique aux peuples monothéistes, qui y voient non sans raison une impiété, une façon de disposer de la nature sans l'aveu de Dieu, est au fond de la théologie de Firdousi, comme au fond de toute théologie indo-européenne. Lisez les tantras de l'Inde, les Tables eugubines; ces singulières recettes pour forcer Dieu viennent toutes d'une même idée, c'est que l'homme commande à la nature et réussit, par certains procédés, à prendre le rôle que le monothéisme attribue à Dieu seul. C'est aussi la pensée de la science moderne. Seulement, les moyens qu'imaginaient ces égarés du vieux monde étaient des formules chimériques. La chimie en a trouvé et surtout en trouvera de meilleures. En tout cas, les deux antipodes du monothéisme sont bien la science et la magie, toutes deux rendant la prière inutile. Firdousi a de tout cela un sentiment vague et profond. Malgré ses protestations d'islamisme, son poëme est athée. Dieu n'y apparaît jamais comme providence; il n'a pas de rôle dans l'action qui s'y déroule. Le surnaturel de Firdousi est celui qui résulte d'une nature vivante, dominée par la science de l'homme et par la force de sa volonté. Ses héros sont des êtres absolus, sans supérieurs dans l'univers, mais soumis au sort. Tout est gouverné par les sphères du ciel. C'est bien là une religion de poëte épique. Le monothéisme exclut l'épopée, en substituant une Providence toute-puissante à la grande bataille de la vie du monde, conçue comme une lutte

entre les forces fatales de la nature et les forces libres des individus.

Tout cela était peu orthodoxe, et il fallait de la complaisance pour qu'une cour bigote le tolérât. Le patriotisme couvrait tout. Firdousi l'éprouva. Forcé, par une de ces disgrâces qui sont l'histoire journalière des cours orientales, de quitter Ghazna, il vint à Bagdad. On y était peut-être moins croyant qu'à Ghazna; mais le patriotisme persan ne protégeait plus le poète à demi païen. On lui reprocha d'avoir passé sa vie à chanter les adorateurs du feu. Pour se réconcilier avec l'orthodoxie musulmane, il se mit à versifier le fade poème biblique; ou plutôt coranique, de *Joseph et Zuleikha*.

L'épopée de l'Iran, telle que Firdousi l'a faite, ne saurait certainement être comparée aux chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque. Elle est même inférieure aux belles rédactions de nos chansons de geste du moyen âge et aux épopées de l'Inde, si loin elles-mêmes de la perfection d'un âge classique. L'islamisme et la philosophie persane ont introduit dans le *Shah-nameh* une sorte de notion mélancolique de la destinée humaine, que les poèmes homériques et les chants carlovingiens ne connaissent pas. La joie de vivre, la gaieté dans la mort, sont des éléments constitutifs de l'esprit épique. Roland et Achille, Olivier et Hector n'ont jamais réfléchi sur eux-mêmes. Ils ne songent pas à traiter la nature de marâtre et de traîtresse. Firdousi est un blasé. Sans avoir l'audace, l'ironie amère de Kheyyam, le plus étonnant poète nihiliste qui jamais ait écrit, il vit, comme tout Persan, dans l'étroite familiarité de la mort. Chacun des grands règnes des âges mythiques est terminé par une réflexion âpre et résignée :

« Regarde! Qui pourrait atteindre une gloire égale à la sienne? Il avait amassé les biens de ce monde trompeur; il avait montré aux hommes comment on arrive à la richesse, mais il n'en a pas joui. Le monde n'est qu'un rêve qui passe; ni le bonheur ni le malheur ne durent... »

« O monde, cesse donc d'élever ainsi celui que tu veux moissonner! Si tu voulais le faire disparaître, pourquoi l'élever? Tu exaltes un homme au-dessus du firmament, puis tu le précipites sous la terre obscure. »

« . . . . Ainsi disparut son trône royal et sa puissance; le sort le brisa comme une herbe fanée. Quel fruit lui revient d'avoir supporté tant de soucis? Sept cents ans avaient passé sur lui et lui avaient fait éprouver tout ce qui s'appelle bonheur et malheur. A quoi sert une longue vie? Le monde te nourrit de miel et de sucre : mais, au moment où tu te vantes qu'il a versé sur toi ses faveurs et que toujours il te montrera sa face d'amour, au moment où il te flatte et te caresse, quand tu lui as ouvert tous tes secrets, alors, il joue avec toi un jeu perfide et te fait saigner le cœur. Je suis fatigué de ce monde transitoire. O Dieu! délivre-moi promptement d'un tel fardeau! »

Quelles que soient les réserves que l'on doit faire sur la valeur littéraire du poëme de Firdousi, ce poëme garde un intérêt sans égal pour la mythologie et la psychologie ethnographique. On y voit à découvert ce qui ailleurs est caché, les lois secrètes qui président à la confection des épopées. Le Livre des Rois n'a pas échappé au sort commun de ces sortes de poëmes. Il s'est grossi successivement d'épisodes qui, en s'accumulant autour de

l'œuvre primitive, en ont altéré le caractère individuel et l'ont transformée en un poëme cyclique. C'est bien vraiment l'épopée de la Perse. Quoique les Persans musulmans le lisent eux aussi avec délices, ce sont surtout les Parsis qui le copient; le livre est presque devenu un livre parsi, et, si un jour, comme on peut le croire, la Perse repousse le joug de l'islam, le Livre des Rois redeviendra son livre national. Firdousi croit à la gloire; il est humain; il aime le bien; la civilisation est pour lui le but que le monde poursuit, nonobstant la fragilité des individus. Ce n'est pas un Arabe, c'est un des nôtres; avec Hafiz et Kheyyam, il caractérise cet étonnant phénomène que présente la littérature persane, la persistance obstinée du génie indo-européen au travers des plus tristes aventures de l'histoire asiatique.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.



## TABLE DES MATIÈRES <sup>1</sup>

---

	PAGES.
<b>DE LA PART DES PEUPLES SÉMITIQUES DANS L'HISTOIRE</b>	
<b>DE LA CIVILISATION (1862).</b> . . . . .	1
<b>L'ANCIENNE ÉGYPTÉ (1865).</b> . . . . .	27
<b>VINGT JOURS EN SICILE (1875).</b> . . . . .	77
<b>LA DÉCOUVERTE DE NINIVE (1853).</b> . . . . .	119
<b>LE SCHAHNAMEH (1877).</b> . . . . .	135
<b>LES CÉSARS (1868 et 1870).</b> . . . . .	147
<b>EXAMEN DE QUELQUES FAITS RELATIFS A L'IMPÉRA-</b>	
<b>TRICE FAUSTINE (1867).</b> . . . . .	169
<b>LES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE (1853).</b> . . . . .	197
<b>L'ART DU MOYEN AGE ET LES CAUSES DE SA DÉCADENCE</b>	
<b>(1862)</b> . . . . .	209
<b>LES PRAIRIES D'OR DE MAÇOUDI (1873).</b> . . . . .	253
<b>L'ESPAGNE MUSULMANE (1853).</b> . . . . .	277
<b>IBN-BATOUTAH (1853).</b> . . . . .	291
<b>LE DÉSERT ET LE SOUDAN (1854).</b> . . . . .	305
<b>LA SOCIÉTÉ BERBÈRE (1873).</b> . . . . .	319
<b>HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN CHINE (1847)</b>	353

1. La date entre parenthèses indique l'année où l'article a été publié.

15 HISTOIRE DE LA PHILOGIE CLASSIQUE DANS L'ANTI- QUITÉ (1848). . . . .	389
LES CONGRÈS PHILOGIQUES EN ALLEMAGNE (1848). .	414
LES GRAMMAIRIENS GRECS (1854). . . . .	427
LA PRIMITIVE GRAMMAIRE DE L'INDE (1857 et 1859). . .	441
JOSEPH-VICTOR LE CLERC (1868). . . . .	453
DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACA- DÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (1871).	509
LETTRE SUR LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉ- RIEUR (1875). . . . .	517